

Mireille Servais-Maquoi. *Le roman de la terre au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, 269 p. (Coll. Vie des lettres québécoises)

Jacques Pelletier

Volume 8, numéro 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500364ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500364ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (1975). Compte rendu de [Mireille Servais-Maquoi. *Le roman de la terre au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, 269 p. (Coll. Vie des lettres québécoises)]. *Études littéraires*, 8(1), 169–171.  
<https://doi.org/10.7202/500364ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Mireille SERVAIS-MAQUOI, **Le roman de la terre au Québec**, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, 269 p. (Coll. *Vie des lettres québécoises*).

Le roman de la terre constitue, avec le roman historique, le « genre » littéraire dominant du champ romanesque québécois du XIX<sup>e</sup> siècle, un siècle qui ne se termine pas en 1900, on le sait, ni sur le plan de l'histoire, ni sur le plan de la littérature, mais plutôt au début des années 1930, époque où le Québec s'engage résolument, enfin, dans le chemin de la modernité. Voici quelques années déjà que Maurice Lemire a consacré une excellente étude au roman historique, dans le cadre de la collection qui publie aujourd'hui l'ouvrage de Mireille Servais-Maquoi sur le roman de la terre. Reconnaissons-le tout de suite : une telle entreprise s'imposait, d'autant plus que toute la production romanesque du siècle dernier connaît, depuis quelques années, un regain de ferveur de la part d'un public avide de connaître son passé, ses racines. Ce n'est sûrement pas par hasard si ce phénomène se produit au moment où le peuple québécois est engagé dans une extraordinaire prise de conscience historique, préoccupé comme jamais de son devenir. S'il ne fait donc pas l'ombre d'un doute que l'entreprise de Servais-Maquoi s'imposait, il est, par contre, moins certain, qu'elle devait être réalisée de cette manière.

Dans son introduction, Servais-Maquoi affirme sa volonté de mettre en lumière « l'interaction entre les données littéraires et l'évolution de la société canadienne-française en insistant sur les liens fondamentaux tissés par l'histoire entre le peuple québécois et sa terre » (p. 1). En réalité, ce rapport n'est explicité que dans l'introduction de son ouvrage

qui rappelle, dans ses grandes lignes, l'évolution historique du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce rappel, qui est plutôt un survol, est extrêmement rapide et ne tient pas compte, notamment, des travaux les plus importants sur la situation de l'agriculture au Québec durant la période étudiée ; je songe, ici, aux livres de Léon Gérin, de Fernand Ouellet, de Maurice Séguin, de Jean-Charles Falardeau, de Gerald Fortin, etc. De même, Servais-Maquoi ne dit presque rien des idéologies dominantes de l'époque — des avatars québécois de l'ultramontanisme, sur lesquels il existe des témoignages assez significatifs dans le numéro spécial de la revue *Recherches Sociographiques* consacré aux « Idéologies au Canada français, 1850-1900 ». Toute la dimension historique, référentielle de l'ouvrage de Servais-Maquoi est, par conséquent, assez gravement lacunaire.

Par ailleurs, l'auteur qui a retenu les huit titres qui lui paraissaient les plus intéressants dans cette production, les distribue en quatre catégories, selon un principe de classification thématique. C'est ainsi que les romans de Lacombe et Gérin-Lajoie sont présentés comme des « recettes du bonheur », qui donnent une représentation idyllique, idéalisée de la réalité paysanne. Ceux de Hémon et de Savard sont considérés comme des tentatives de « sauvegarde de l'héritage » canadien-français. Ceux de Laberge et de Grignon offrirait une description des « paysans maudits », tandis que ceux de Ringuet et Guèvremont annonceraient « l'extinction des dynasties de la glèbe ».

Les deux premiers romans retenus appartiennent, incontestablement, au roman de la terre, et l'analyse qu'en fait Servais-Maquoi est généralement pertinente, bien qu'elle n'ait peut-être pas suffisamment mis en lumière la

contradiction interne du roman de Lacombe (le retour à la terre assuré par de l'argent gagné à l'extérieur) qui détruit la thèse explicitement prônée par l'auteur.

Les deux romans suivants, ceux de Hémon et de Savard, sont écrits dans une perspective différente. Servais-Maquoi souligne, à juste titre, que dans le roman de Hémon, « la terre canadienne n'a plus rien d'idéalisé : elle asservit, elle vole, elle trahit, elle tue... et pourtant, en dernier ressort, c'est elle, et elle seulement, qui motive chez Maria le choix de tout un avenir » (p. 66). D'idéaliste, la perspective est devenue réaliste, mais ce réalisme, et cela est surtout vrai pour le roman de Savard, n'est pas critique, mais épique. Le choix des romans de Hémon et de Savard soulève, par ailleurs, un grave problème : celui de la définition du roman de la terre, problème auquel on n'apporte pas de solution satisfaisante : il n'est pas certain — en tout cas, l'auteur n'en fait pas la démonstration — que *Ménard* soit d'abord et avant tout un « roman de la terre ». La remarque vaut également pour les romans de Hémon et de Grignon.

Avec *La Scouine* de Laberge, c'est le naturalisme qui fait son apparition dans notre littérature. La terre y est essentiellement représentée comme un moyen de subsistance et les paysans sont dépeints comme des brutes. En ce sens, ce roman constitue un avatar québécois extrêmement intéressant du naturalisme tel que conçu et pratiqué par Zola, l'imagination lyrique en moins, bien entendu. Le roman de Grignon est étudié dans une perspective assez traditionnelle et aucune référence n'est faite au discutabile, mais stimulant article publié dans *Parti-Pris* par Pierre Desrosiers.

L'analyse du roman de Ringuet est

peut-être la plus convaincante du livre de Servais-Maquoi. Elle montre bien que *Trente Arpents* est à la fois l'aboutissement, la réussite la plus éclatante, mais, en même temps, la conclusion, le dernier feu d'artifice d'un genre qui va s'éteindre avec lui. Ringuet illustre concrètement la profonde transformation de la société québécoise rurale, sous l'impact de l'industrialisation provoquée par les capitaux étrangers. Il en fait voir toutes les conséquences sur le mode de vie rural et sur les mentalités paysannes. À ce titre, son roman est d'une extraordinaire richesse documentaire, et Servais-Maquoi aurait pu et dû faire ressortir encore plus nettement cette dimension qui n'apparaît pas dans les romans de Guèvremont, peinture d'un monde clos, en marge d'une civilisation qui a désormais pris un nouveau visage.

Dans la conclusion de son essai, Servais-Maquoi opère un rapprochement entre le roman québécois de la terre et le « roman rustique » français, tel que l'a décrit Paul Verne. Certains développements sont intéressants, notamment en ce qui concerne la filiation Zola-Laberge-Ringuet, mais, dans l'ensemble, cette étude comparative, trop brève, demeure superficielle.

En somme, l'ouvrage de Servais-Maquoi relève d'une certaine forme de critique thématique. Non pas de celle, extrêmement raffinée et subtile, symbolisée par un Jean-Pierre Richard, mais de celle qui se rattache plutôt à ce qu'on appelle l'histoire des idées. L'auteur étudie, en effet, comment le roman québécois de la terre met en forme un certain nombre de thèmes, entendus ici au sens d'idées et non d'images ou de symboles. À ce titre, son entreprise est assez bien conduite. Cependant, elle souffre de deux manques considérables. D'une

part, le lien avec l'histoire socio-économique du Québec, durant la période considérée, n'est pas établi de façon rigoureuse. D'autre part, les productions ne sont pas analysées en tant qu'incarnations, applications, mises en forme particulières d'un genre comportant un certain nombre de caractéristiques bien précises. L'analyse thématique n'est pas accompagnée d'une étude formelle qui lui aurait été un complément utile, voire nécessaire. Si cette étude a le mérite d'ouvrir un domaine d'exploration qui méritait de l'être, il n'en reste pas moins qu'elle pourra être heureusement poursuivie et complétée dans les deux directions que nous venons d'indiquer. Il y a encore bien des choses à dire sur le roman québécois de la terre. À cet égard, la lecture du livre de Servais-Maquoi est stimulante : elle appelle son propre dépassement.

Jacques PELLETIER

Université du Québec à Rimouski

□ □ □

Renée BALIBAR, avec la collaboration de Geneviève MERLIN et Gilles TRET, **Les Français fictifs. Le Rapport des styles littéraires au français national**, présentation d'Étienne Balibar et de Pierre Macherey. Paris, Hachette littérature, Collection « Analyse », dirigée par Louis Althusser, 1974, 295 p.

Si l'œuvre des Racine, Voltaire ou Hugo était retirée de l'enseignement, leur grande fortune littéraire se soutiendrait-elle encore ? On peut en douter. Les professeurs connaissent trop les efforts que demande la formation de ces individus si peu nombreux, les lettrés, qui savent apprécier les « auteurs » et leurs « textes ». Mais de là à croire que la littérature se constituerait tout simplement comme

forme de la scolarisation, il y a un pas qu'on ne s'était pas permis de franchir. À vrai dire, l'avait-on même entrevu ? Voici pourtant que Renée Balibar nous propose la littérature, non plus comme fruit du génie, mais comme pratique spécifique de l'enseignement de la langue. En clair, ce serait l'école qui produit la littérature, et non les écrivains.

Comment peut-on l'entendre ? Les écrivains n'écrivent-ils pas justement les textes ? Bien entendu, mais Renée Balibar fait très bien voir que ces textes, une fois rédigés et diffusés même, doivent attendre la consécration de l'enseignement pour devenir Littérature. Et même alors, les écrits ne sont pas la littérature, perspective idéaliste, mais bien la pratique qui en est faite. À analyser cette pratique dans ses conditions de production, Renée Balibar établit quelques évidences qui risquent de devenir encombrantes si jamais l'on s'avise de les prendre au sérieux.

Ceci, par exemple, fonde la démarche et apparaît difficilement récusable : « L'histoire des faits littéraires dépend entièrement de l'histoire du français national pour ce qui est de sa sacralisation de ses contenus linguistiques » (p. 58). C'est ce que trahit l'expression de « génie de la langue » employée à propos des « auteurs » et de leurs « textes ». Or, l'histoire de la langue française est caractérisée depuis le dix-neuvième siècle par l'intervention d'un appareil idéologique d'état spécifique, l'école. Cet appareil a, entre autres, pour fonction, d'assurer l'apprentissage de la langue nationale unique nécessaire à la grande société capitaliste. On ne sera pas étonné de découvrir que l'unité qu'il réalise ne va pas sans contradictions et que le « lire et écrire » de l'école primaire et des classes opprimées puisse se muer en « littérature » au secondaire